

LE

SPORT UNIVERSEL

ILLUSTRÉ



LA CHASSE EST FERMÉE !

CHRONIQUE

Avec le succès accoutumé, sous un ciel idéal à peine troublé par intervalles, comme pour mieux en faire sentir la valeur, le meeting de Nice se déroule avec son intérêt habituel, grâce à de généreuses allocations qui attirent la fleur de nos steeple-chasers. On a assisté le premier jour à la prise de possession du métier de deux animaux doués d'une bonne classe de plat. Mais et Tattling; puis dès la seconde réunion la Grande Course de Haies, dotée de 50.000 francs, a groupé un champ de quatorze excellents hurdle racers; à la surprise générale, c'est Sofa, jusqu'ici assez médiocre, qui s'en est montré le meilleur.

A dire vrai, c'est plutôt son manque de bon vouloir que le manque d'aptitudes qui avait entravé la carrière du fils de Grey Plume, bâti, comme tous ses frères, en sauteur, si l'on considère qu'un dessus tendu, une épaupe couchée et des jarrets droits soient les signes habituels qui marquent les futurs jumpers. Le runner up de Sofa, Hopper, a les mêmes caractéristiques. mais il est, en outre, marqué du sceau du malheur. Jamais on ne vit cheval plus malchanceux.

**

L'événement de la huitaine, c'est la mort de Gallinule. Il était arrivé à un âge très avancé, puisque né en 1884. Mais jusqu'au dernier jour, la carrière d'étalon du fils d'Isonomy et Moorhen aura été incomparable. Il n'a pas connu de défaillance au stud et en dix-neuf ans a vu ses enfants gagner plus de sept millions de francs.

L'étalon irlandais est un des rares exemples d'un grand reproducteur médiocre sur le turf. Après trois victoires sur huit sorties à deux ans, il ne passa plus jamais le winning post à trois, quatre et cinq ans. Comment prévoir qu'il donnerait au turf anglais, Pretty Polly, Slieve Gallion, Wildfowler, Admiral Hawke, etc., et au stud tant d'excellentes poulinières?

Tout arrive.

**

Nous avons sollicité les opinions contradictoires sur la question du cheval de remonte à l'ordre du jour. Après l'avis des éleveurs, voici celui d'un chef d'escadron passionné des choses du cheval et de l'élevage, qui a été acheteur pendant des années, dans différentes régions de la France, et auquel on peut faire honnêtement crédit de l'expérience souhaitable.

Tout en trouvant séduisante notre proposition de payer le cheval fait, préparé et dressé, le prix que cet animal coûte à l'État, le commandant trouve de nombreuses objections à lui opposer.

Cette mesure, écrit-il, placerait le prix du cheval en question entre 2.500 et 3.000 francs vers les cinq ans. Souvent plus, car les années où le fourrage est rare, comme cet hiver, on devrait majorer l'animal de 500 francs. C'est ce total qui effraye le commandant. Et pour démontrer son exagération, il met en fait que si la valeur marchande de tout cheval fait de cinq ans était de 2.500 à 3.000 francs, Bartlett ne se donnerait pas tant de mal pour sa remonte; il lui suffirait d'aller le samedi à Montrouge choisir parmi les chevaux offerts à la Commission! Pour rendre encore plus claire cette démonstration par l'absurde, il suffit de demander quel prix atteindrait le cheval de sept à huit ans? Or, de l'avis du commandant, c'est ce cheval-là qu'il serait intéressant d'acheter dans le commerce, parce qu'à cet âge l'animal n'offre plus guère d'aléas; il a subi la somme de maladies ou d'accidents qui lui incombe. On l'achète avec certitude.

Au taux admis ces chevaux seraient tout simplement inabordables, sauf pour les millionnaires. Or, dans la pratique, on peut acheter des chevaux de 6 et 8 ans, très bien préparés et bons, entre 2 000 et 2.500 francs; en faisant ces acquisitions comme acheteur militaire, notre correspondant avait la conscience tranquille, bien assuré que les marchands ne lui faisaient pas de cadeau. Ce prix représente donc bien la valeur de l'objet vendu. Ce qui nous met loin de la proposition première.

J'avoue n'être pas convaincu par cette argumentation. Parce qu'un marchand peut vendre un animal de 6 à 8 ans 2.500 francs avec un léger bénéfice, il n'est pas prouvé que le naisseur et l'éleveur de cet animal se sont tirés d'affaire avec lui. Or, tout le problème est là. Si l'on veut voir élever le nombre de chevaux désiré, il est nécessaire que ces deux industriels vivent de leur métier. Le resserrement du marché a fait toucher du doigt aux producteurs cette

vérité qui leur échappait, à savoir qu'un cheval de remonte représentait une perte pour *tous ses détenteurs successifs*, sauf pour le dernier, l'intermédiaire suprême, le marchand qui faisait métier de drainer les campagnes au dernier moment, à la veille des achats, et qui, par conséquent, ne *participait pas à l'entretien du cheval*.

Tant que le cheval de remonte n'a été qu'un accident de la production, tant que le naisseur et l'éleveur ont pu avoir un autre objectif, le commerce de luxe, ils ne voyaient pas cette anomalie.

D'ailleurs, ils n'étaient pas en droit de s'en plaindre, puisqu'ils avaient un autre objectif et que la Remonte ne constituait pour eux qu'un pis-aller.

En tout cas, c'est un fait que les éleveurs privés du commerce ne peuvent plus aujourd'hui livrer à la Remonte aux prix de naguère. Ils l'ont vu et maintenant qu'ils sont convaincus, ils abandonneront le métier en masse pour faire de la viande.

Je me refuse donc à me laisser toucher par le raisonnement de mon correspondant.

Qu'il me permette encore de répondre à son argument par l'absurde.

Je le trouve inopérant. S'il est juste que l'État rembourse au vendeur qui aura amené un poulain de l'âge de 3 ans jusqu'à l'âge adulte de 5 ans, en bon état de santé et de dressage; s'il est juste qu'il lui rembourse ses frais d'entretien, nous considérons comme inutile et même injuste que cette majoration ou plutôt ce remboursement continue à jouer après cet âge. Car de 5 à 8 ans, le cheval n'a plus besoin d'être ménagé, on n'a plus à craindre les maladies et les tares de la formation, il rend des services en un mot et nous n'avons pas la prétention de faire entretenir par l'État les écuries des particuliers.

C'est précisément le contraire qui est notre but. Nous y insistons. Nous voudrions que l'État — sans bourse délier — trouvât le moyen d'augmenter la population de chevaux de demi-sang bâtis dans le type selle et se constituât ainsi dans les écuries particulières une réserve gratuite pour le cas de mobilisation.

La mesure que nous réclamons ne coûtera rien à l'État, elle poussera un plus grand nombre de Français à monter à cheval, à s'occuper du cheval; elle créera un marché pour les chevaux d'âge introuvables aujourd'hui chez nous et arrêtera dans la mesure du possible l'exportation des poulains que la Remonte ne peut tous acheter.

Elle a, en outre, cet avantage de faciliter les achats anticipés puisqu'elle créera un certain nombre de places dans les annexes.

A ce propos, faisons observer que nous ne demandons pas que le prix intégral auquel reviennent les pensionnaires de ces annexes soit réparti sur les chevaux d'âge.

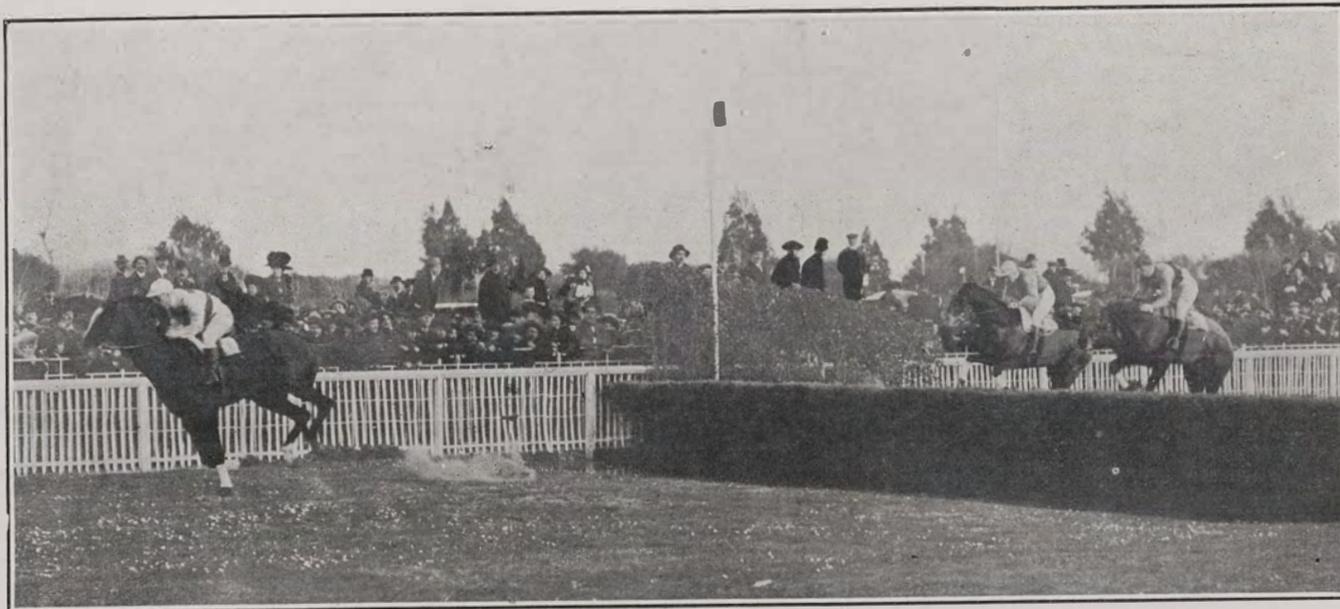
Nous n'avons entendu parler pour constituer la majoration que des frais économisés par l'État: ration journalière, ferrures, vétérinaire, et aussi mortalité. Il est évident que les annexes de remonte continuant à subsister, l'entretien des bâtiments, la solde du personnel et autres frais généraux ne cesseront pas de rouler. Mais je suis sûr qu'il suffira aux éleveurs, aux fermiers et aux petits propriétaires de se voir attribuer le solde de la dépense faite par l'État pour les engager à conserver dans chaque domaine un cheval de selle. Evidemment cela ne suffira pas à solutionner d'une façon entière et définitive la question de la mobilisation. Mais ce serait un pas déjà, et j'attends encore une objection valable à mon système.

J'ai tort, mon correspondant dans une réponse qu'il fait à la lettre d'un « éleveur du Centre », en formule une qui n'est pas tout à fait négligeable. Le séjour des jeunes chevaux dans les dépôts de transition comporte de graves inconvénients, risques d'épidémie, accidents nombreux par coups de pied, embarrures, etc. En revanche, il offre un avantage, l'acclimatation des poulains à ce qui doit être leur vie de troupeur... à savoir l'habitude de vivre en bandes. Il est certain que des chevaux *civils* (!), incorporés brusquement dans un escadron, mettront quelques semaines à s'accoutumer à l'existence en commun. Il faut tenir compte de ce fait d'un certain déchet, rien n'est plus facile de l'évaluer, de le chiffrer et de diminuer d'autant la majoration proposée.

Tout cela n'est qu'une question de chiffres. Si nous possédions ceux de la Remonte, si on voulait bien nous donner le *prix de revient exact* d'un poulain lors de son incorporation, et aussi à l'heure où il est déclaré mobilisable, on verrait que la marge est énorme sur laquelle on peut travailler.

Je serais très reconnaissant au correspondant qui me fournirait ces données. Qu'il soit assuré par avance de mon absolue discrétion.

J. R.



Monticello

Blagueur II

Renteria

NICE, 7 JANVIER — LE SAUT DE LA RIVIÈRE DANS LE PRIX DE VILLEFRANCHE

Nos Gravures

L'ANNUEL meeting de Nice s'est ouvert le 4 janvier dernier sous les plus heureux auspices; un temps fort joli a favorisé les deux premières réunions, mais il est pourtant regrettable qu'un vent d'une assez grande violence ait nui quelque peu au succès de la journée du Prix de Monte-Carlo, disputé dimanche dernier.

Côté sportif, cette réunion remporta un complet succès.



Blagueur II

Renteria Monticello

NICE, 7 JANVIER — L'ARRIVÉE DU PRIX DE VILLEFRANCHE

Blagueur II s'adjugeait tout d'abord le PRIX DE VILLEFRANCHE (3.500 mètres steeple), triomphant dans le plus commun des canters des trois adversaires qui lui étaient opposés. Pyrrhus se chargeait de faire un train sévère, mais il était remplacé à l'avant-dernier tournant par Monticello qui prenait alors le commandement. Blagueur II était bientôt sur lui et, malgré un rush bien ménagé de Renteria, l'excellent cheval de M. Arthur Veil-Picard l'emportait au petit galop.

Cette brillante perfor-



NICE, 7 JANVIER — LE DÉFILÉ DES CONCURRENTS DEVANT LES TRIBUNES AVANT LE PRIX DE MONTE-CARLO

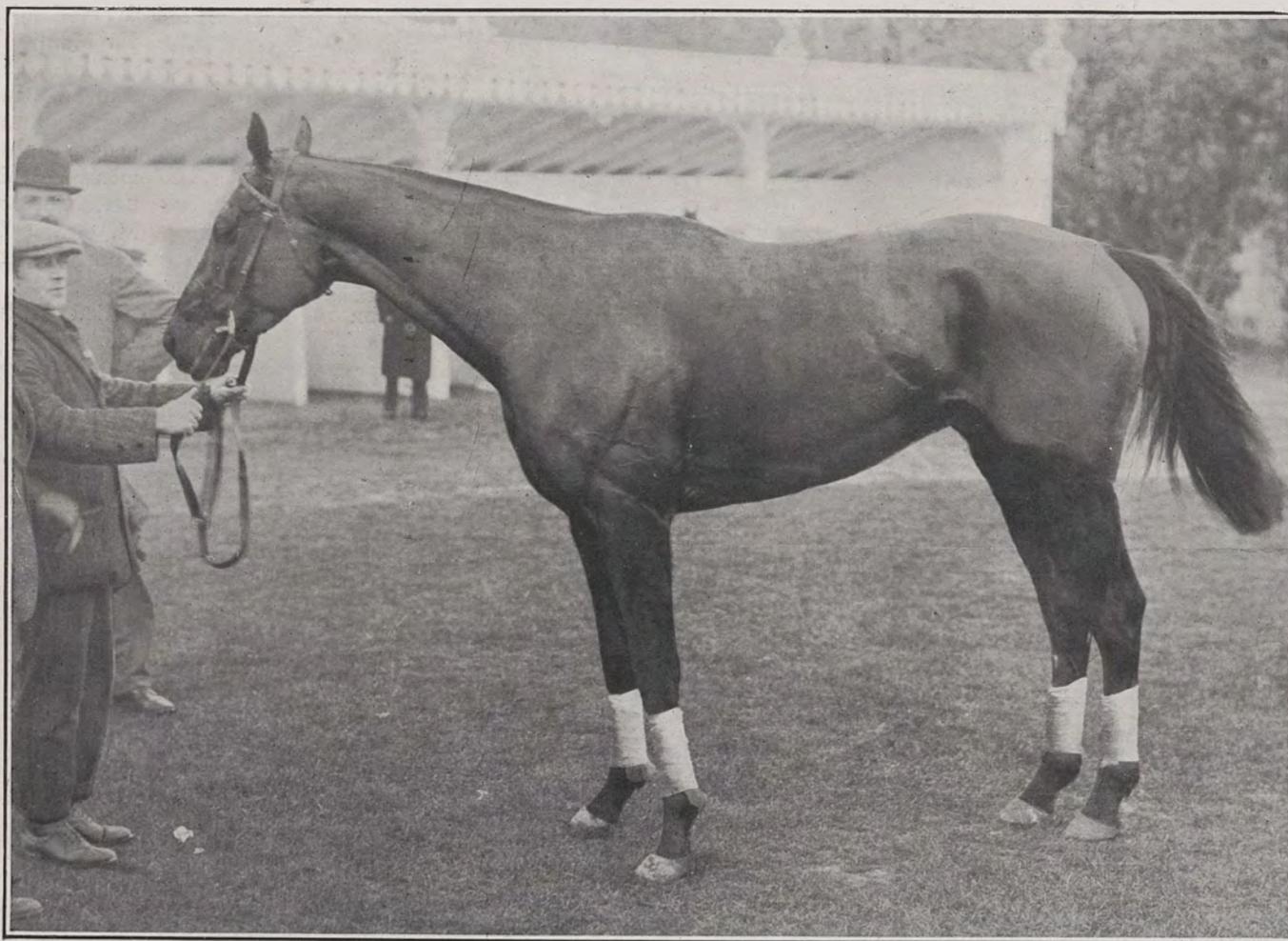


NICE, 7 JANVIER — LE PASSAGE DEVANT LES TRIBUNES DANS LE PRIX DE MONTE-CARLO

mance de Blagueur lui vaut la place de grand favori du grand Prix qui se disputera dimanche prochain.

LE PRIX DE MONTE-CARLO (haies 3.000 mètres), première grande épreuve du Meeting, qui mettait aux prises un lot de quinze concurrents, fut malheureusement contrariée par une averse tombée au moment du défilé. Dès le départ, les trois chevaux de l'écurie Myers, Silver Cherry, Jonquille et Wimbledon, prenaient la tête, suivis de Ravigote, Ténor et du gros du peloton terminé par Maïs II et Xipharès. L'ordre ne se modifiait pas jusqu'au passage des tribunes, où le peloton de tête était encore extrêmement compact. Dans le tournant, Jonquille disparaissait, laissant en tête ses deux camarades d'écurie ;

mais, dès l'entrée de la ligne droite d'en face, Ravigote, Tattling et Maïs II arrivaient à leur hauteur et bientôt les dépassaient. Dans le tournant de la mer, Ravigote était toujours détachée devant Tattling, Maïs II, Kumamoto et Hopper, qui la rejoignaient dès l'entrée de la ligne droite. Ravigote tenait tête à Tattling et Maïs II jusqu'aux approches de la dernière haie, où ces trois chevaux baissaient de pied presque simultanément. Hopper semblait alors devoir l'emporter, mais il était rejoint au saut final par Sofa qui, admirablement soutenu par Alec Carter, prenait nettement l'avantage et l'emportait d'une longueur et demie, tandis que Kumamoto se plaçait troisième à deux longueurs, devant Batailleur, Ravigote et Tattling.



SOFA, HONGRE BAI, NÉ EN 1907 PAR GREY PLUME ET NINON, APPARTENANT A M. JAMES HENNESSY
PHOTOGRAPHIÉ APRÈS SA VICTOIRE DANS LE PRIX DE MONTE-CARLO

Avis d'un éleveur

sur les Remèdes proposés

à " la Crise du demi-sang "

Monsieur le Directeur,

VOULEZ-VOUS permettre à un éleveur de vous dire ses impressions sur le livre du général Dubois : *La Crise du demi-sang français* ?

Cette crise est très grave, puisque le nombre des saillies a diminué de 40 à 50 %, puisque les Remontes se trouvent déjà à l'étroit pour le recrutement des chevaux de l'armée active ; puisque enfin les chevaux de réserve se font de plus en plus rares et menacent de devenir introuvables.

Cette crise est devenue un danger national, et le gouvernement a commis une faute impardonnable en ne prenant pas à temps les moyens de l'empêcher.

Le général signale trois causes du mal : 1° l'automobilisme ; 2° le développement de l'élevage bovin ; 3° l'essor de l'industrie laitière et des beurrieres coopératives.

Contre l'automobile, rien à faire évidemment. Les carrossiers de luxe ont à peu près disparu. On ne peut agir que sur l'élevage.

Or, il est bien tard, et ce sera difficile. Car, le petit éleveur n'a pas seulement changé son fusil d'épaule ; mais il l'a vendu, parce que cette vieille arme ne portait plus, ou ne rapportait plus : ce qui est tout un.

Si nos paysans, en effet, ont remplacé la jument de demi-sang par le bœuf, la vache laitière, le mouton, la jument de trait ou la mulassière, c'est qu'ils ne trouvaient plus leur profit à faire le cheval d'armes ; et ni les Haras, ni les Remontes n'obtiendront d'eux qu'ils se remettent à fabriquer des chevaux à perte, tandis qu'ils peuvent produire avec profit de la viande, du beurre, des mulets ou des chevaux de culture.

Que faire alors ?

Élever le prix des chevaux de remonte ? — Evidemment, c'est la première chose à faire ; et il paraît qu'on va s'y décider.

Prise plus tôt, cette mesure eût, peut-être, suffi à conjurer le mal ; aujourd'hui, seule, elle ne suffira plus.

Car, pour payer, même à leur valeur, de bons chevaux d'armes, il faut tout d'abord qu'ils existent, et en nombre suffisant ; et, par conséquent, trouver des poulinières, mais des poulinières de qualité, pour réduire, au minimum, le nombre de ses rebuts de remonte, qui sont maintenant tout à fait invendables.

On ne ramènera donc la masse des éleveurs découragés à l'élevage du cheval de selle qu'en lui offrant les moyens de se procurer de bonnes poulinières et de les garder, avec un gain qui concurrence ou dépasse les avantages des autres élevages.

Voilà le point central de la question que le général Dubois traite dans le chapitre : *La Poulinière*.

C'est ce chapitre que je voudrais étudier et discuter, afin de voir si les moyens proposés par le général répondent, autant qu'il l'espère, à l'excellence de ses intentions.

Que propose le général ?

A) Modifier le taux des primes d'encouragement actuellement distribuées aux juments de quatre ans et au-dessus en les ramenant à trois catégories :

1 ^{re} catégorie	400 francs
2 ^e catégorie	300 —
3 ^e catégorie	200 —

B) Fusionner en une seule prime, dite « prime de conservation », les primes d'encouragement, de reproduction et de conservation, actuellement distribuées aux pouliches de trois ans, de telle sorte que le taux de la prime de conservation soit :

Pour la 1^{re} catégorie de 800 fr., pour la 2^e catégorie de 600 fr. et pour la 3^e catégorie de 400 fr. ; ces primes seraient remboursables si les juments n'étaient pas livrées à l'étalon pendant six années consécutives.

C) Fixer à 5.000 le nombre de primes d'encouragement à distribuer dans les grands pays d'élevage :

1.250 primes de 400 francs.

2.500 primes de 300 francs.

1.250 primes de 200 francs.

L'article A n'est, en dehors de la limite d'âge, que l'application aux juments de demi-sang du système appliqué de longue date aux juments de pur sang. Toutes réserves faites sur cette importante question de la limite d'âge, ce système offrirait assurément bien des avantages.

Mais la suppression des concours serait très regrettable, parce que les concours, surtout expurgés de l'élément politique qui ôte au jury son autorité de compétence et d'impartialité, sont encore le meilleur moyen de former l'œil des éleveurs, de les tenir en haleine, et, par la concurrence, en marche vers le progrès.

Nous ne discuterons pas l'article A, pas plus que l'article C qui n'est que le complément et la réglementation du premier.

Reste pour l'éleveur l'article capital B à cause du très long engagement qu'il impose. Il se résume, en échange d'une prime de conservation, à faire garder à l'éleveur sa poulinière jusqu'à l'âge de 9 ans, où il ne peut plus s'en défaire, puisqu'elle a perdu toute valeur commerciale.

Là-dessus, il est facile d'imaginer le dialogue qui va s'engager entre l'éleveur et le général.

L'Éleveur. — Un engagement de 6 ans ! Je ne m'accommode déjà pas toujours de celui de 4 ans que m'impose le système actuel... Et cependant, au bout de ces 4 ans, ma jument n'a rien perdu de sa valeur ; et, si je ne veux ou ne peux la garder, j'ai la facilité de la vendre à la Remonte.

Le Général. — Mais ce que je veux, et ce qu'il faut, c'est précisément que vous ne puissiez plus la vendre.

L'Éleveur. — Votre prime est donc diminuée de toute la valeur que perd ma jument, devenue invendable. Je reperds le bénéfice de mes primes. Ce que vous me donnez de la main droite, vous me le retirez de la main gauche.

Le Général. — On primera votre jument jusqu'à 11 ans.

L'Éleveur. — Et après, qu'est-ce que j'en ferai ?

Le Général. — Eh bien ! vous la garderez ; car c'est à ce moment-là qu'elle produira le mieux et elle vous sera déjà payée par les primes qu'elle aura reçues.

L'Éleveur. — Pourquoi la garderai-je ? Elle ne pourra plus me donner que de bons poulains que je vendrai beaucoup moins bien et beaucoup plus difficilement que de vulgaires poulains de trait ou des mulets. Sans compter qu'une jument de trait ou mulassière, beaucoup moins difficile à nourrir, travaille et gagne sa vie.

Le Général. — L'ayant, vous la garderez tout de même, précisément à cause de son peu de valeur.

L'Éleveur. — Non, mon général, quand ma poulinière cessera d'être primée, j'aurai intérêt à la vendre, serait-ce à la boucherie, pour la remplacer par celle de ses filles que je jugerai le plus apte à recueillir les grands avantages que vous faites aux jeunes. Je ne m'amuserai pas à conserver une poulinière qui ne pourra plus me donner que des poulains, lorsque j'aurai la possibilité d'encaisser, à la fois, avec une jeune poulinière, le produit des poulains et des primes.

Le Général. — Si vous avez une jument de très bonne souche et produisant très bien, vous aurez intérêt à la conserver tout de même en vue de sa production exceptionnelle.

L'Éleveur. — C'est possible, mais la très bonne poulinière est si rare qu'elle sera toujours une exception ; et vous savez qu'on ne fait pas de lois pour des exceptions.

Cet engagement de six ans ne me va pas du tout, et ce n'est pas avec ça que vous ramèneriez les éleveurs qui en ont eu assez et ont tout lâché.

Ce long contrat nous ôte trop notre liberté, et notre initiative. Avec lui, toute sélection devient difficile. Et vous allez contre votre but, qui est de faire toujours garder les meilleures poulinières.

Lié par mon contrat, me voilà obligé de garder toute jument ayant une prime de conservation, je ne puis plus la remplacer par une sœur plus jeune mais meilleure, et vous m'acculez à conserver le médiocre et à vendre le très bon.

Le Général. — Mais un autre éleveur pourra en profiter et vous l'acheter ?

L'Éleveur. — Je ferai donc un métier de dupe, et passerai mon temps à fournir le bâton pour me faire battre.

(A suivre.)

UN ELEVEUR.

UN GRAND ENTRAINEUR ANGLAIS

SAM DARLING



L'ENTRAINEUR SAM DARLING

Nous prenions ce matin-là le train à Paddington station, et la perspective de deux heures de chemin de fer ne m'était nullement désagréable, car j'avais la bonne fortune de faire ce trajet avec le captain T. H. Browne, le sympathique et réputé éleveur anglais, aux bons offices duquel je devais d'être entré en relations avec M. Sam Darling ; et je dois dire que je trouvai le temps trop court qui interrompit, à notre arrivée à Marlborough, les théories les plus passionnantes qu'il m'ait été donné d'entendre sur le « Bree-

ding », le captain Browne étant passé maître dans cet art.

L'auto de notre hôte nous attendait à la gare, et une heure après nous sablions l'extra dry autour d'une table élégamment servie à l'anglaise. Des fleurs aux couleurs vives, éparses sur la blancheur du linge, trahissaient la main d'une jeune fille, et, certes, il n'en est pas de plus gracieuse que celle qui nous fit, avec son père, les honneurs de son « home ».

Un pâle soleil d'hiver perçant la « sash window » accrochait ses rayons aux ors étincelants d'une magnifique coupe dont s'enorgueillissait le centre de notre table ; c'était tout simplement « l'Ascot Gold Cup » de 1911. M. C. E. Howard, propriétaire de Willonyx, vainqueur de ce trophée fameux, l'a généreusement offerte à son habile entraîneur pour rendre hommage à son talent.

L'histoire des courses de chevaux, plus passionnante et romanesque que les annales de n'importe quel autre sport, a si brillamment marqué de ses caractéristiques la race anglaise, que tout Anglais, si peu sportsman qu'il soit, considère les traditions du turf comme un héritage national, cède à la fascination exercée par ces gloires présentes et passées, et témoigne son admiration pour la personnalité de ceux qui ont contribué à sa grandeur.

Il existe à Beckhampton, dans le comté

de Wilt, l'un des plus célèbres entraînements d'Angleterre, dirigé par un homme dont les longs et loyaux états de services sur le turf n'ont d'égal que le remarquable record de succès qu'il détient.

Sam Darling est à la fois sportsman et gentleman. Il respecte jalousement les glorieuses traditions du « racing » et ne cesse de poursuivre l'idéal d'une carrière qui, si elle lui a valu des honneurs et des profits, n'a pas été sans difficultés.

Né à Bourton Hill, dans le comté de Gloucester, il descend d'une famille de sportsmen et n'est pas le premier Sam Darling faisant époque. Son grand-père et son oncle (ce dernier, un steeple-chase rider éminent, considéré comme n'ayant pas d'égal par le célèbre Tom Olliver) portaient tous deux le même nom, et connurent tous deux d'innombrables succès. Parmi les peintures ornant les murs de Beckhampton House, nombreuses sont celles qui rappellent les exploits du premier Sam Darling qui gagna, en 1833, le Saint Léger sur Rockingham, quatre fois le Chester Cup, et un grand nombre d'épreuves importantes dont une bonne partie avec son fameux hongre gris Isaac qui remporta soixante courses de 1835 à 1846. Cette famille de sportsmen n'est pas près de s'éteindre avec le sympathique gentleman qui nous occupe aujourd'hui. En effet, ses deux fils sont deux entraîneurs réputés, et sa fille aînée a épousé R. Marsh, l'entraîneur bien connu du regretté Edouard VII et de S. M. George V.

A la sortie du King's College de Warwick où il fut élevé, il devint un excellent « rider ». Ses débuts eurent lieu à Knighton pour lord Coventry et, par la suite, ses succès en plat furent considérables, il gagna aussi bon nombre de steeple-chases et de courses de haies avec des chevaux lui appartenant.

Il raconte avec plaisir sa monte du Grand National pour le compte de son beau-père, M. Stephen Davis, pour lequel il pilota de nombreux gagnants, entre autres : Dainty, Despair, Dewdrop, Desbomaine, qu'entraînait Fred Davis, son beau-frère.

Prenant à sa charge l'établissement de Beckhampton en 1882, Sam Darling ne l'a jamais quitté. Il y vit en seigneur sur ses 600 hectares de terre ; tout le village lui appartient, il y entretient même un policeman à ses frais. Son domaine est un véritable modèle d'organisation ; il y prodigue une attention méticuleuse aux moindres travaux, et grâce à son expérience son établissement peut rivaliser avec n'importe lequel au monde.



" BECKHAMPTON HOUSE "

La passion de la minutie chez Sam Darling lui a coûté une petite fortune, mais elle est peut-être la clé de son succès, et de même que le « Beckhampton Polish » fut, pendant de longues années, une expression familière et bien connue sur tous les champs de courses, on peut aussi l'appliquer aux différentes branches agricoles que Sam Darling exploite sur sa propriété. En effet, l'entraîneur de Ard Patrick, Galtee-More, Cap and Bells, Slieve-Gallion, Wildfowler, Willonyx et tant d'autres, ne dédaigne pas les joies plus prosaïques du « farmer ». Ses troupeaux de Hampshire Downs et ses moutons orangés à tête noire ont remporté les plus hautes récompenses aux concours de Smithfield, de Birmingham et autres centres importants d'Angleterre. Ils gagnent tous les ans les croix de Shorthorn et d'Hereford, et sont allés jusqu'à New-York porter avec éclat la renommée de leur éleveur.

Il n'est pas de ferme-école, d'institut agricole dont les bâtiments soient mieux distribués, mieux compris au point de vue de l'hygiène et des perfectionnements modernes. Le hangar aux fourrages est unique en Europe, et il n'en est pas, dit-on, de plus vaste. Partout se révèlent la minutie, le souci de la propreté, de l'ordre, du fini. Jusqu'aux porcheries qui sont de véritables modèles du genre; jusqu'aux fumiers épandus sous des hangars à bestiaux comme de vastes tapis où ils achèvent de « se faire » pour être utilisés ensuite comme une manne féconde sur les herbages et les terres à céréales de la propriété.

Et tout cela émane cette bonne odeur d'étable bien tenue, rien ne choque la vue, tout est agréable à regarder, et la transition est insensible qui vous amène de la ferme aux belles pelouses piquées de



LES ÉCURIES

vaste emplacement dont le centre est occupé par les écuries des yearlings et sur lequel on donne du trotting aux chevaux avant leur départ pour les pistes d'entraînement. A droite, au-dessus de la ferme qu'il domine, on peut admirer Silbury Hill, tumulus de proportions gigantesques où reposent les restes des anciens chefs bretons aborigènes et celtes qui défendirent le sol natal contre les légions de César. A gauche, au travers des châtaigniers rosés, une sorte de gentilhommière dont les murs disparaissent sous un enchevêtrement de lierre et de glycines, laisse entrevoir ses proportions gracieuses : c'est la maison de Sam Darling, le Sweet Home où il pratique une hospitalité si parfaite. L'intérieur est un véritable musée dont l'énumération ne manquerait pas d'intérêt, mais outre que je ne veux pas m'éloigner de mon sujet, le cadre restreint de cet article ne me le permet pas. Je me contenterai de dire qu'à chaque pas tout atteste la popularité du maître de céans, l'estime et la confiance dont l'honorent les plus grands sportsmen du pays, qui admirent en lui le goût éclectique et l'habileté qu'il déploie dans sa profession.

Des autographes, des manuscrits précieux en font foi ; celui de feu le duc de Beaufort, félicitant après un succès important « mon vieux



UNE COLLECTION DE TROPHÉES SPORTIFS : L'ASCOT CUP DE 1911 ; LE WARWICK CUP DE 1876 ; LE STOCKBRIDGE CUP DE 1897
LE CHESTER CUP DE 1911, ETC.

voisin respecté de tous ceux qui l'entourent », n'est pas le moindre entre beaucoup d'autres de ce genre.

Parmi les nombreuses peintures qui représentent les cracks de Beckhampton, ou commémorent leurs exploits, la plus remarquable est l'œuvre du célèbre Lynwood Palmer ; elle occupe tout un panneau de la salle à manger et représente Ard Patrick sur les Downs caracolant sous l'œil de Sam Darling monté sur son poney.

Pas un objet d'art qui ne soit un souvenir glorieux, ou un trophée de victoire ; ce n'est pas sans émotion que j'ai pu embrasser d'un même coup d'œil les coupes de Warwick 1876, Stockbridge 1897, Chattenham, Chester et Ascot 1911, l'objet d'art commémorant le le Saint Léger de Wildfowler, et j'en passe...

Beckhampton House est située sur la route de Bath. C'est une ancienne auberge qui eut son heure de célébrité au XVIII^e siècle, quand les coaches de la gentry londonienne se rendant aux eaux y faisaient étape. C'étaient les temps fameux où le beau Nash, roi de la mode, avait su attirer à Bath par les danses, les fêtes et le jeu, tout ce que l'Angleterre comptait d'oisifs et d'élégants.

Derrière la maison, disposées en quadrilatère autour d'une cour spacieuse, sont construites les écuries. Avec leurs boxes de pitchpin latté de fer et leur système ingénieux de ventilation, elles répondent aux exigences les plus modernes d'hygiène et de salubrité.

Il existe aussi plusieurs bâtiments isolés, prêts à servir d'infirmierie en cas de maladie.

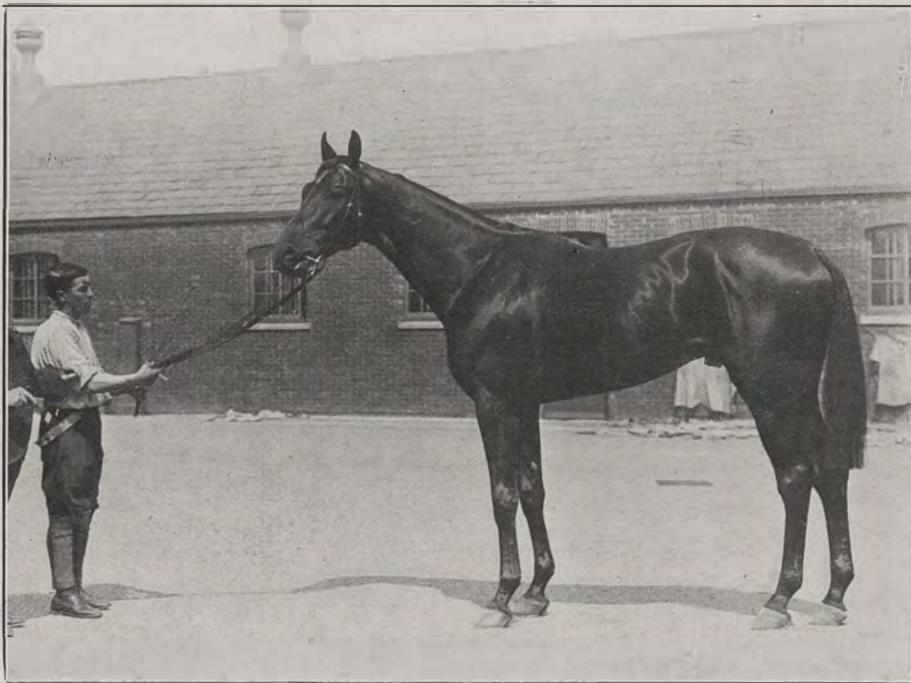
Sam Darling a eu l'honneur d'entraîner pour S. M. l'empereur de Russie, pour lequel il gagna plusieurs courses importantes avec Hammurabi.

Il a entraîné également pour S. M. l'empereur d'Allemagne.

Parmi ses autres propriétaires de marque, nous citerons le duc de Devonshire, le comte d'Ilchester, le comte de Lonsdale, le baron Maurice de Rothschild, lord Charles Montagu, le comte Lehndorff, sir Samuel Scott, M. Carroll, M. Howard, M. J. Buchanan, M. J.-R. Keene, M. Widener, lord Rosebery, lord Clonmell, le capitaine Greer, ce sportsman populaire et réputé avec lequel Sam Darling eut des chevaux en association, etc., etc.

Il est naturellement impossible, dans le cadre restreint de cette étude, d'énumérer complètement les succès de Darling. Je citerai toutefois quelques-unes des épreuves importantes inscrites au Livre d'Or de Beckhampton :

A Epsom, il remporta deux fois le Blue Ribbon avec Galtee More (1894) et Ard Patrick (1902), les Oaks avec Cap and Bells, le Metropolitan avec



HAMMURABI, QUE SAM DARLING A ENTRAÎNÉ POUR L'EMPEREUR DE RUSSIE

Slieve Gallion, les Tattersall Stakes, Rufford Abbey St., Rous Flate, etc.

A Goodwood, il faut signaler la victoire de Rocketter dans le Steward Cup, etc.

A Kempton Park, il remporta de nombreuses courses, notamment avec Ercildonne, Revenue, Dundonald, Robinson, tous gagnants des Duke of York Stakes.

A Newmarket, les Jockey Club Stakes (250.000 fr.) avec Disguise II, les Prince of Wales Stakes (250.000 fr.) avec Ard Patrick. Deux fois les Deux Mille Guinées avec Galtee More et Slieve Gallion, le Middle Park Plate avec Galtee More, les Challenger Stakes avec Jack Snipe. Deux fois les Criterion Stakes, le July Cup, les Newmarket Stakes, les Rutland Stakes, etc., etc.

A Sandown Park, ce fut la sensationnelle victoire de Ard Patrick

en 1903, quand ce cheval célèbre battit Sceptre par une encolure tandis que Rock Sand, vainqueur du Derby, arrivait mauvais troisième. Darling gagna encore presque toutes les épreuves classiques de Sandown.

Il a remporté, en 1910, la Coupe de Brighton avec Avernus, le Derby Irlandais avec Blairfinde ; il a formé également bon nombre d'excellents steeple chasers tels que Coronet et Ballot Box.

Collin, l'invincible cheval américain de M. Keene, a été entraîné par Darling en Angleterre.

Cet habile entraîneur n'a pas connu un seul instant la défaillance, l'éclipse dont sont victimes les meilleurs. Il brille constamment aux premiers rangs et l'année sportive qui vient de s'écouler doit encore enregistrer à son actif trente-huit victoires avec vingt et un chevaux et un total d'environ 500.000 francs.

Il convient de mentionner au premier rang les succès de Willonyx qui, déjà vainqueur



SLIEVE GALLION, PAR GALLINULE ET SECLUSION
UN VAINQUEUR DES 2.000 GUINÉES, ENTRAÎNÉ PAR SAM DARLING

de nombreuses épreuves en 1910, a remporté en 1911 le Chester Cup, les Ascot Stakes, le Gold Cup, le Cesarewitch, etc., etc., au total environ 250 000 francs.

Ce fils de William the Third et Tribonyx (Gallinule) se rattache vaguement à notre élevage, car sa mère fait partie du Haras de Jardy. On m'a dit que M. Howard avait décliné pour lui une offre de 40.000 £, offre qui aurait été faite par un de nos grands éleveurs français.

Cela ne me surprend pas, car Wilonyx, qui joint à sa superbe origine, et à sa grande qualité, un modèle magnifique, est appelé à un avenir certain de grand reproducteur. Du reste, sa liste de saillies est close pour 1912 à 8.000 francs, et il est difficile de trouver une inscription pour 1913 et même pour 1914.

Parmi les lauréats de 1911, je dois une mention particulière à Sunbright, vainqueur du Newmarket Handicap de 25.000 fr. C'est un magnifique poulain, que ce fils de Sundridge, qui avait déjà gagné à deux ans de bonnes courses (50.000 fr. environ). Darling l'estime beaucoup, il croit que c'est un cheval malheureux, souvent désavan-



UN GALOP SUR LE TERRAIN D'ENTRAÎNEMENT DE SAM DARLING

tagé par des incidents de courses et qui n'a pu donner encore la mesure exacte de sa valeur.

A noter encore, parmi les pensionnaires de Beckhampton, Tressady, fils de Persimmon, vainqueur à deux ans des Tattersall Sale Stakes à Doncaster, course dans laquelle il battait Greenback, Abattis, Cardinal Beaufort, Marajax, etc. Il disposait également avec facilité de Maid of Corinth, dans les Molecomb Stakes à Goodwood. Aujourd'hui il a tourné complètement au rogue.

Dandyprat, Avernus, Jack Snipe, Cyrène, Preterment, Sylphide, Tullibardine (Saint Frusquin), vainqueur du 52^e Biennal de Newmarket en 1911, et autres bons performers font encore partie du lot actuel de Sam Darling.

Parmi ses meilleurs trois ans, il convient de citer : Melody (Medler) qui a gagné les Acorn Stakes, le Hyde Park Plate et s'est placée seconde dans les Champagne St. et July St.

Javelin (Spearmint) a remporté deux bonnes courses dont les Exeter Stakes.

Mais le meilleur est sans contredit Jingling Geordie (Santry) qui



WIL ONYX, PAR WILLIAM THE THIRD ET TRIBONYX, GAGNANT EN 1911 DU CHESTER CUP, DES ASCOT STAKES, DE L'ASCOT GOLD CUP ET DU CESAREWITCH



LES PENSIONNAIRES DE L'ÉCURIE DANS LE Paddock PRÊTS A PARTIR POUR L'ENTRAÎNEMENT

s'est adjugé l'International two years old plate à Kempton Park, les Lavant St. à Goodwood, le Caterham Plate à Epsom et s'est placé second dans le National Breeder's Produce Stakes (120.000 fr.) à Newmarket, derrière Adula qu'il avait précédée dans les New Stakes (45.000) à Ascot, course dans laquelle il était battu par Lomond, le favori du Derby de 1912. Jingling Geordie est un sérieux candidat au Blue Ribbon.

Citons encore, parmi les trois ans qui promettent : Eurosina (Saint Frusquin), St Neots (Isinglass), Santa Bellis (Santoi), Rack-Rent (Desmond), etc.

Sam Darling possède un lot de deux ans de tout premier ordre. J'ai remarqué des produits de Spearmint, William the Third, Desmond, Saint Frusquin, Cyllène, Marco, Santoi, Isinglass, etc., qui feront certainement parler d'eux.

Il m'a été donné d'examiner à loisir, tant dans leurs boxes qu'à l'exercice, tous ces animaux dont la condition est parfaite. Cela m'a permis de constater la bonne tenue du personnel, la discipline et l'ordre qui règnent partout.

Et c'est sous cette impression que, charmé par tout ce que j'avais appris et vu en si peu de temps, j'ai quitté, à

regret, cet homme aimable qui m'avait fait si gentiment les honneurs de sa maison.

Et maintenant que la saison des courses est terminée, Sam Darling va prendre un repos bien gagné. Chaque année, à pareille époque, il fait un grand voyage. Il a visité ainsi la Suisse, l'Espagne, l'Égypte, le Transvaal, les Antilles. Cette année il met le cap sur les Indes.

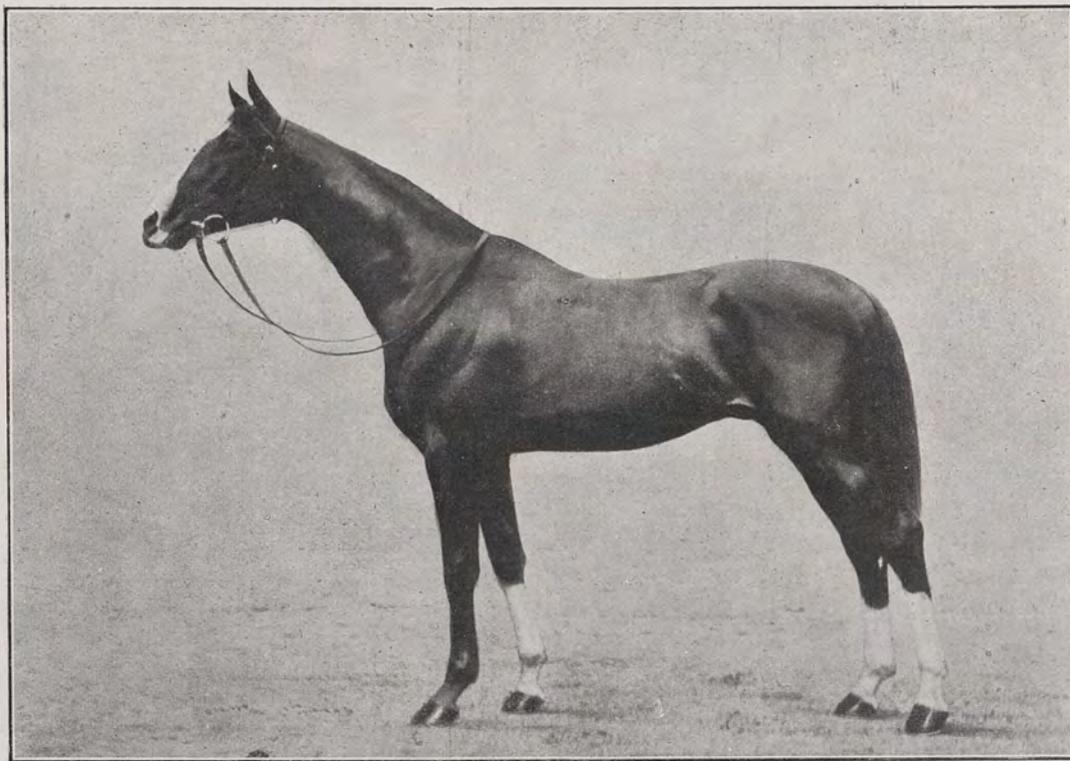
Tous, à Beckhampton, attendront son retour avec impatience, car tous apprécient sa façon bienveillante et l'intérêt qu'il porte tant à son personnel qu'à toute la population du village; tous bénéficient de cette bienveillance et de cette générosité qu'il exerce d'ailleurs sans ostentation et qui est la

caractéristique de ce véritable sportsman.

J'ai cru intéressant de fixer ici la physionomie de ce grand professionnel anglais et par cette brève description de son home de montrer quelle place les entraîneurs tiennent de l'autre côté du détroit dans la société sportive.

Il suffira aux lecteurs de ce journal d'établir une comparaison facile pour voir combien nous sommes éloignés encore de comprendre comme nos voisins cette profession, qui n'est pas entourée, à beaucoup près, d'un semblable prestige.

L. DE SÉNAS.



JINGLING GEORDIE
PAR SANTRY, LE MEILLEUR TROIS ANS DE L'ÉCURIE

CHASSE

LES RABATTEURS

Tous les ans, à cette époque-ci, pontifient quelques écrivains, peu ou point habiles « en l'art difficile de chasser ». On persuade le lecteur de l'immoralité des battues, on donne pour désœuvrés ceux qui s'y livrent, on crie, on tonne

contre leur mentalité. C'est le Noël des jaloux.

Il y a beau jour que Rousseau a écrit sur « la lutte de l'inégalité des conditions parmi les hommes ». Il l'a fait avec esprit et philosophie, ce qui distingue hautement son œuvre des pamphlets communs. Ceux qui réfléchissent à l'évolution sociale constatent la nécessité d'un commandement et par corollaire d'une obéissance, d'où la classe élevée et son luxe, la classe subalterne et ses besoins.

Ce n'est pas à dire que le luxe n'en conçoive pas, tant s'en faut, et c'est bien le meilleur atout de la classe ouvrière. A elle de le comprendre et d'en bénéficier. La battue est une nécessité de l'époque. Je ne dis pas qu'une aimable vanité soit étrangère au rendement des « tableaux », mais, quoi de mieux, puisqu'elle consent à s'offrir d'elle-même en droit de vaine pâture, oubliant derrière soi de bienfaitantes glanes.

Parce que M. Fallières fait tuer à ses royaux invités le coq étincelant et le gracieux brocart, le petit bourgeois crie, en tisonnant, à la dilapidation des finances ! M. Fallières n'est que l'heureux auxiliaire de besoins communs, si j'observe avec quelle politique le petit fermier fait tuer un lapin sur son champ.

Ailleurs la relation est la même. La Rochefoucauld, en écrivant cette immuable maxime : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer », a compris dans un même cycle toutes les manifestations de l'amour-propre et du besoin avec les modifications apportées aux relations individuelles.

La chasse est la réunion par excellence d'éclectisme. On y fait admirer son sang-froid, son endurance, son adresse, son élégance, son humeur. Il y a de nombreuses occasions d'y proclamer sa sottise, aussi n'en manque-t-il pas d'y faire valoir son esprit.

Les progrès de la science et de la balistique ont tellement exigé, par l'appétit des fusils au tir rapide, au coup perfectionné, qu'à moins d'une démonstration solennelle, chiffrée par des centaines de pièces, on ne peut plus prétendre « donner une battue ». Au luxe d'y répondre, et surtout

au maître de céans de combiner, dès la fermeture, les ressources d'élevage qui vont alimenter le tir de cette chasse intensive. C'est, comme nous le disions, une démonstration de luxe dont la pratique est fort onéreuse. Elle se traduit en une joyeuseté pour les besogneux. Et le peuple murmurerait en recueillant ces glanes épaisses et faciles ? Ma foi, que demande le peuple ?

Bonnes gens de France, il fut un temps où les

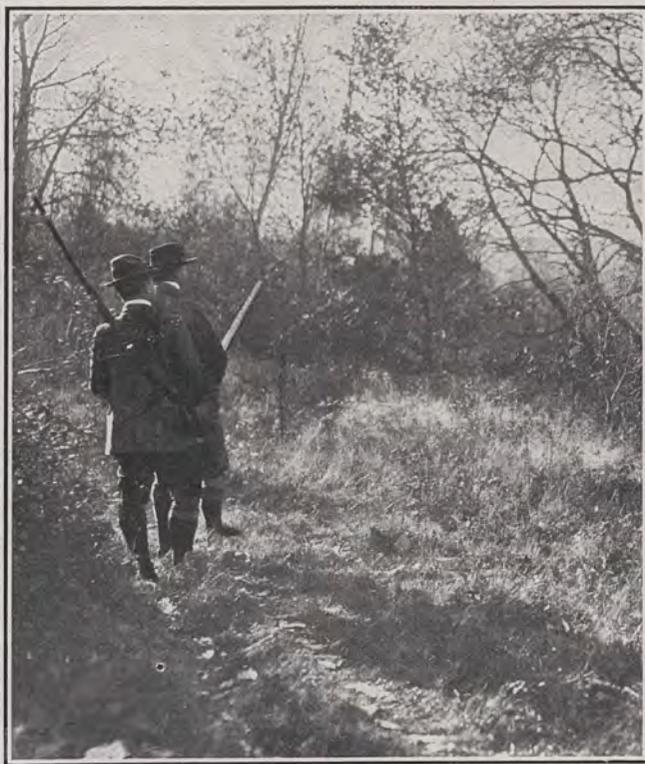
peuples naïfs du Latium avaient parmi leurs Lares une statuette de Minerve. Chaque paysan l'ébauchait, d'une serpe inhabile à sa guise. Certes le travail n'en était pas élégant, puisque Horace lui donne l'épithète de « pinguis » (*gras*), mais on était d'accord sur la façon de l'interpréter.

Les poètes traduisaient l'expression par : « Un gros bon sens ». Quand j'étais rabatteur moi-même, j'entendais causer les compagnons ; il y avait dans leurs conversations plus d'éléments de sincérité qu'on n'en relève sous leur avis et sous leur nom. Les paysans avaient ce « gros bon sens » d'accueillir sans le compliquer de billevesées tout ce qui apporte à la vie une forme heureuse ; c'est plus que le commencement de la sagesse pour tout le monde, c'est la sagesse elle-même.

Des gamins de 12 à 14 ans, des vieillards aussi font, en saison, un jour sur un domaine, un autre jour sur un domaine voisin, 4 à 5 francs de leur demi-journée. Où les auraient-ils gagnés ailleurs, en automne, en hiver surtout ! Dès le soir même, on va au boucher, on s'acquitte à la boulangerie et, pour la gaieté du cœur, on frappe argent comptant, à la porte du vigneron. Le lendemain, le petit chasseur en « bordaillant » retrouve lui aussi la glane aimable. Certes, il ne médiera pas d'un voisinage qu'il considère avec raison comme la meilleure aubaine pour ses grands appétits.



LE RENDEZ-VOUS DES RABATTEURS AVANT LA CHASSE



PENDANT LA BATTUE — UN TIREUR ET SON CHARGEUR

Dans l'exercice de leur profession, les rabatteurs sont, au demeurant, les meilleurs fils du monde. Ils s'amuse même avec enfantillage du succès de leur effort. Ils jugent entre eux, avec autorité, de l'adresse des tireurs et de l'art du garde-chef, jetant avec un esprit égal leur critique et leur enthousiasme. Cet éclectisme est toujours au détriment de la battue et le garde-chef ne se le dissimule pas. Il a tôt fait d'attendre au détour des layons les petits groupes de censeurs qui fument béatement, et de les remettre en ligne. Les agglomérations ont pour corollaires les vides et le gibier sait en profiter pour se donner carrière à l'insu des chasseurs.

Les rabatteurs doivent avoir le plus grand souci de maintenir entre eux une distance déterminée et de presser ou de ralentir l'allure, dès l'ordre donné. Les mouvements s'effectuent progressivement, les à-coups imprimés au gibier ont le déplorable résultat de le faire arriver clandestinement sous les banderoles, passer « *en paquet* » à la ligne de tir ou de le détourner de la direction voulue.

La position des tireurs et par corrélation celle des rabatteurs, varie en raison ou vent, des contre-battues et des endroits à éviter en fin d'essor.

Ces trois considérations ont une égale importance et sont de tout premier ordre.

La première à prévoir, c'est la retraite approximative des pièces levées par le rabat et échappées à la ligne de tir. Ne serait-ce pas un non-sens que de l'adresser, de propos délibéré, aux riverains ?

La seconde est la facilité de les reporter ailleurs, dans les conditions les plus favorables au « tableau ».

La troisième, de bénéficier de la direction du vent tout en laissant au tireur le maximum d'aisance. J'entends par là, un endroit propice à ses coups, un emplacement où il puisse tout voir et tout entendresans se révéler et sans être importuné par le soleil.

Ces premiers éléments déterminés, la ligne des rabatteurs se met en marche.

Supposons, pour tout simplifier, un vent favorable venant de l'un des petits côtés d'une enceinte rectangulaire, vers le côté parallèle. Les rabatteurs l'ont évidemment dans le dos, les tireurs l'ont au visage.

Ainsi poussé, le gibier

irait droit à la ligne de tir. Déjà pourtant, les aléas commencent. Tous les oiseaux ne disposent pas des mêmes moyens physiques, ne sont pas sous l'empire d'une même psychologie : « la réaction de la cellule est d'autant plus violente que la cellule même est plus vigoureuse et l'impression ressentie plus soudaine ». Et c'est à cette loi qu'obéit le gibier dès l'alerte du rabat. La vue, l'ouïe, le coup d'aile ne servent pas également tous les individus. D'autre part, la direction (fût-elle, en principe, rectiligne) ne peut être la même, ne peut rester constante aux taillis et varie par individu, en raison directe de la proximité de l'obstacle et de sa hauteur, dès l'essor ; en raison directe aussi de la succession des obstacles en cours de vol. Tel oiseau parti perpendiculairement au milieu de la ligne de tir peut donc ne faire avec le prolongement de cette même ligne qu'un angle très aigu, bien loin de l'enceinte. Le gibier poil se comporte de même.

Pour obvier à cette refuite (mais la théorie n'est pas impeccable !) dans sa forme la plus régulière, la ligne des rabatteurs se maintient constamment en arc de cercle. C'est au garde-chef d'en déterminer l'intensité. Trop courbe, elle donnerait en arrivant à la ligne de tir un cul-de-sac. On ne le viderait qu'en faisant redresser le centre. C'est la plupart du temps une perte de minutes et précieuses elles sont, pour tout le monde, en arrière-saison ; trop droite elle n'ensermerait pas suffisamment le gibier et, selon l'expression des gardes : « Ça baverait ».

Je veux bien que ce puisse être à la meilleure joie des tireurs placés *en retour*,

c'est-à-dire appuyant chaque aile du rabat, mais la vraie ligne de tir n'y retrouve plus son compte.

Les *hectares* de terrain ne se battent pas tous de même façon, et d'abord l'hectare n'est pas une mesure cynégétique. L'*hectare*, si j'ose

dire, *n'est pas, en l'espèce, une superficie, c'est un cube*. C'est un cube, en ce sens que dans les grandes propriétés il y a des endroits très giboyeux, d'autres qui le sont moins, d'autres qui ne le sont pas.

La gamme ascendante de la bonne fortune commence aux massifs de hauts sapins sans dessous, et abritant un sol misérable plaqué d'aiguillettes, jusqu'aux taillis fourrés et secs où la ronce et les baies, les plantes délicieuses, les insectes aussi retiennent le gibier et l'invitent



UN RABATTEUR CONSCIENCIEUX



EN ATTENDANT L'ALIGNEMENT



LE COUP DE GRACE

à goûter en toute quiétude ses rriandises. D'autres espaces vous paraîtront de sûrs asiles, telles les grandes bruyères qui, par les temps froids et humides, ne diront au gibier rien qui vaille.

Les rabatteurs devront être dirigés selon l'opportunité des circonstances. Chaque territoire nécessite une tactique particulière, aussi doit-il être étudié dans toutes ses refuites. Sur une butte, sur un vallonnement, dans un rassemblement de faisans amenés au prix de mille ruses, par un garde habile, tels oiseaux s'envoleront franchement à la ligne de tir et tels autres, en dépit d'une manœuvre savante, forceront délibérément les rabatteurs gesticulants. Les chevreuils sont passés maîtres dans cet art-là !

Mais observons la marche des rabatteurs. Leur, gauche (c'est-à-dire la droite de la ligne de tir) évolue normalement en terrain clair et stérile, c'est assez dire que tout le gibier, à quelques rares sujets près, est porté au couvert, en droite de rabat. Si l'espace à parcourir par la gauche des rabatteurs est considérable, la droite de tir ne brûlera que fort peu de cartouches, tandis que la gauche de cette même ligne sera débordée par du gibier « en paquet », d'où mauvais, d'où déplorable rendement. C'est alors qu'il convient d'envisager ce principe : en terrain normal le gibier se rassemble vers l'extrémité de la ligne de tir où la ligne de rabat le presse le moins.

Dans le cas envisagé plus haut, il convient donc de serrer progressivement et doucement surtout l'aile droite de rabat sur l'aile gauche de tir, pour inviter le gibier à prendre son parti vers la droite de cette dernière ligne. Tandis que la droite des rabatteurs évolue, leur gauche est immobile ou presque. Si la concentration des pièces a lieu sur le milieu même du rectangle, le milieu même du rabat doit avancer en pointe. Ce mouvement exige un chef judicieux. Il fait opérer la pointe du rabat au milieu du gibier, comme opère, dans le flot, l'avant d'une embarcation. On comprend aisément que le milieu de la ligne de tir, par une manœuvre inhabile, viendrait à ne tirer que peu ou point.

Telles sont les règles principales du rabat : elles se bornent, comme nous le voyons, en pointes, changements de direction à droite et à

gauche et en marches directes et toujours avec appui de fusils aux ailes.

Le succès dépend de l'opportunité des commandements et de la bonne volonté des auxiliaires. Il convient de dire à l'honneur de ces braves gens que leur bonne volonté est rarement en défaut. Et d'ailleurs, qui ne serait zélé à gagner une vie facile en de gais ébats !

*

* *

Le garde recrute comme il peut ces auxiliaires de la battue.

L'emploi nécessite beaucoup d'application et point de connaissances spéciales. Le tout est d'obtenir de ces gens-là de la discipline et de les astreindre à modérer ou à forcer leur allure selon la nécessité, tout en battant constamment, à la hâte ou sur place, les cultures ou fourrés sur lesquels ils ont à passer, dans une direction donnée.

Les rabatteurs sont généralement habillés de grandes blouses claires et flottantes afin de les

préservés des épines et de la pluie. Cet accoutrement les rend aussi plus redoutables au gibier.

Les blouses sont matriculées, sur la poitrine, de larges chiffres rouges ou noirs afin de donner à chacun une individualité.

Tous les rabatteurs sont munis d'un bâton et doivent se plier à une obéissance passive et de tous les instants.

Trois ou quatre hommes, en effet, postés trop en avant, suffisent en effet pour imprimer à la battue un à-coup qui la fait manquer ou donner à tirer à toute une aile au détriment du centre et de l'aile opposée.

Le garde doit veiller, dans la sécurité du bois, à ce que ces gens-là ne fument point, et dans l'intérêt du tableau à ce qu'ils passent exactement à l'endroit voulu au lieu de suivre les sentiers ou layons comme ils aiment tant le faire.

Recommandons, pour terminer, aux gardes de ne jamais s'emporter contre un rabatteur, quelle que soit la façon dont il se désintéresse de son rôle. Après une première observation, qu'il lui retire sa blouse en cas de récidive, le paie et le congédie définitivement.

C'est beaucoup plus simple et aussi plus efficace.

Joseph LEVITRE.



RABATTEURS RAMASSANT LE GIBIER



APRÈS LA BATTUE — GARDES ET RABATTEURS RALLIANT LA VOITURE AUX MUNITIONS

CHASSES POLAIRES

Tout grand explorateur est doublé d'un chasseur. Cet axiome prime dans tous les pays déserts et sauvages, et, en particulier, dans les régions polaires.

Tous ceux qui, en effet, ont entrepris des explorations aux pôles ont dû employer la chasse pour subvenir à leur subsistance et n'ont pas trouvé d'autre passe-temps dans ces régions dénudées.

Il est juste de dire que tous ont été servis à souhait et que la faune polaire leur a fourni tous les éléments nécessaires à donner libre cours à leur tempérament cynégétique.

Les régions polaires, tout comme le désert, furent en effet — car du train où en vont les choses cela, ne durera pas longtemps — le véritable paradis du chasseur.

Maints explorateurs, partis avec la ferme intention de découvrir une nouvelle terre ou d'atteindre un degré de latitude encore inexploré, préférèrent sacrifier à Diane, laissant à d'autres le soin et la gloire de gagner le Pôle.

Le récit qu'ils firent de leurs chasses polaires enthousiasma plus d'un chasseur, et ces régions, tout comme le désert, reçurent par la suite la visite de plusieurs sportsmen audacieux, en quête d'émotions cynégétiques.

Certes, ces régions inexplorées offraient au chasseur des ressources inépuisables, les résultats obtenus avaient le don de satisfaire les plus difficiles; et la vogue de la fourrure aidant, il est facile de comprendre que les grandes compagnies de chasse y établissent leur quartier général.

À l'heure actuelle, ours, phoques, morses, élans, chiens, bœufs musqués et lièvres blancs représentent presque exclusivement la faune polaire, tandis que plusieurs espèces, et non des moins nombreuses, ont complètement disparu.

Remarquons, en passant, que les animaux blancs ou albinos ont survécu plus longtemps dans ces régions des neiges éternelles à leurs congénères, pourvus d'un poil différent. La raison en réside dans les grandes expéditions de chasse dont nous avons parlé plus haut et qui ont sillonné les régions polaires, lors des dernières années, détruisant par milliers : renards couleur d'azur, gris carmin ou argenté, martes, hermines, castors et loutres, et les expédiant annuellement et par milliers, sur tous les marchés de Londres et de Saint-Petersbourg.

Tous ces animaux, dont les fourrures se vendent si cher, firent, en moins d'un demi-siècle, la fortune de nombreuses puissantes compagnies de chasse, mais aujourd'hui le nombre des espèces et surtout le nombre des individus est énormément diminué, et renards, loutres et hermines deviennent très rares dans les régions polaires, bien que les grandes maisons de fourrures mettent sur pied, chaque saison, de véritables armées de chasseurs pour approvisionner leurs dépôts.

Malgré la chasse continuelle qui leur est faite, ours et phoques se rencontrent pourtant encore en assez grand nombre dans ces régions où le chasseur doit, pour se défendre du froid, se couvrir de milliers de bandelettes, tels les momies égyptiennes.

L'ours, qui dans nos climats est frugivore, est exclusivement carnivore dans ces régions; il ne faut pas croire pourtant qu'il soit plus dangereux pour l'homme, car il ne l'attaque que lorsqu'il est blessé et par conséquent où il ne peut fuir. Dans ces conditions, il se sert à merveille des armes puissantes que la nature lui a données, et malheur à l'adversaire tombé dans ses griffes, car sans un long et solide couteau de chasse savamment manié, il peut se considérer comme perdu.

Voyant l'homme très rarement, l'ours polaire se contente de prendre une attitude de curiosité à peine défiante, et quand il l'aperçoit il fuit, mais cela sans trop se presser, ce qui permet au chasseur de s'en approcher et de le tuer aisément.

L'ours, est il besoin de le dire, est du reste fort prisé de l'homme qui s'aventure dans des latitudes extrêmes, car sa chair fournit d'excellents jambons et des rôtis agréables, sa graisse sert de précieux combustible pour la lampe pendant les longues nuits polaires

et son épaisse et molle fourrure, enfin, est on ne peut plus apte à fournir des tapis, des couvertures ou des draps de lits, portefeuilles indispensables pour dormir et se préserver du froid rigoureux et du vent qui s'infiltrent dans les cabanes même les mieux construites.

Les phoques, encore nombreux dans ces parages, comptent également de farouches adversaires et semblent appelés à disparaître dans un avenir prochain.

J'ai déjà relaté, en ce même journal, les amusantes péripéties des chasses polaires; j'ai raconté les plaisirs et les dangers que peut rencontrer en ces régions le chasseur avide de traquer dans leurs ultimes repaires phoques ou morses, ours ou bœufs musqués, je n'y reviendrai pas; mais avant de clôturer ce très bref exposé de la faune polaire, il convient de consacrer quelques lignes au pingouin que l'on trouve en si grande abondance dans ces régions.

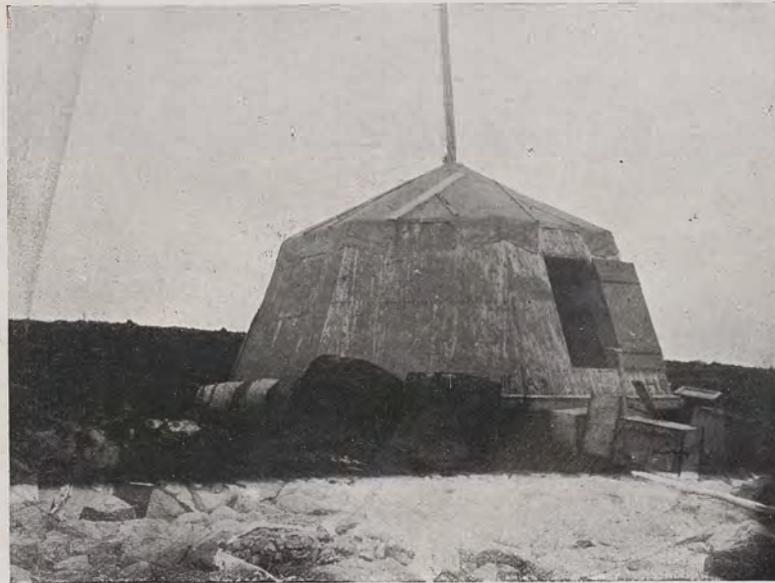
Tout le monde connaît les formes grotesques et bizarres de ces animaux qui tiennent à la fois du poisson et de l'oiseau. Leur tête est munie d'un bec épais, leur corps est de forme conique, leurs pattes palmées les font

ressembler à des nageurs, leurs ailes courtes enfin, ne leur servent que de nageoires, car ils sont absolument incapables au vol le plus modeste.

Le lieutenant Shackleton, dans son exploration antarctique, raconte qu'il se rencontra avec une colonne de pingouins qui ne s'effrayèrent pas du tout de sa présence; bien mieux même, ils écoutèrent avec la plus grande attention et avec un plaisir manifeste une audition pho-



LE NAVIRE DANS LES GLACES



UNE HUTTE



LE HARPONNAGE D'UN PHOQUE



UN BEAU TROPHÉE

nographique que l'explorateur leur offrit et manifestèrent leur contentement en battant la mesure de leurs ailes caduques qui retombaient sur leurs flancs.

Pareil fait n'est certes pas pour m'étonner; j'ai pu, et ce à diverses reprises, me rendre compte de l'insouciance de ces animaux qui se souciaient fort peu de notre présence et nous réjouissent à maintes reprises par leurs poses aussi bizarres que grotesques. Sur terre en effet, les pingouins se meuvent d'une façon si drôle que, lorsqu'ils sont obligés de fuir, ils se traînent et roulent jusqu'à ce qu'un vent violent les jette dans la mer où ils trouvent leur salut. Si vous joignez à cela l'aspect de certains dont la tête est ornée d'un toupet élégant, vous comprendrez aisément que le pingouin est une des grandes distractions de l'explorateur ou du chasseur perdu dans les régions polaires.

Pourtant le pingouin ne se rencontre que dans les régions particulièrement tempérées et disparaît complètement lorsque l'on avance vers le nord, de plus en plus dénué de faune du reste.

Si les animaux polaires ont, comme je l'ai dit plus haut, tenté bien des explorateurs, si leur chasse passionnante a pu faire retarder de quelques années la découverte du Pôle, il n'en est pas moins vrai que c'est à l'ours blanc, au chien et au renne que nous devons sa conquête.

L'explorateur Peary, qui, jusqu'à preuve du contraire, a fait la découverte du Pôle, disait en parlant des chiens qui l'avaient accompagné dans son exploration :

« C'est avec leur aide que j'ai exploré le Pôle. »

Cook, qui le premier affirma être arrivé au pôle, indique dans différents endroits de ses relations de voyage que c'est grâce à la nourriture de la chair fraîche que la chasse peut procurer dans le voisinage du pôle qu'il a pu s'aventurer plus avant.

Rendons donc un juste hommage aux animaux polaires qui de leur fourrure, de leur chair, de leur résistance et de leur courage ont permis à l'homme de réaliser la découverte du pôle et l'exploration de ces régions inconnues à la science géographique et qui firent tant de victimes et glorifions la chasse créatrice et rénovatrice des énergies physiques et morales, qui sauva d'une mort presque certaine les Nansen, les Sverdrup, les Peary, les Cook, les Shakleton et toute une

glorieuse phalange d'aventuriers inconnus, de chevaliers de l'idéal, qui défièrent sans crainte les périls de tous genres et les souffrances inouïes pour éprouver l'unique joie, divine et incommensurable il est vrai, de pouvoir dire au retour, à ceux qui étaient restés tranquillement dans leur foyer, la classique phrase de César :

« *Veni, vidi, vici* » (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

Et aussi pour s'entendre probablement répondre :

« Nous n'y croyons pas. »

Dr R.

ECHOS

La clôture des engagements pour le Grand Prix de France était fixée au 31 décembre.

Le quorum des 30 a été largement dépassé puisque 57 voitures sont engagées.

Ce sont :

Dans la catégorie libre : 4 Lorraine-Dietrich, 2 Peugeot, 3 Darracq, 1 Ford, 1 Excelsior.

Ces voitures disputeront le grand prix de l'A. C. F. proprement dit.

Dans la catégorie à cylindrée maxima de 3 litres, sont engagées : 2 Lion-Peugeot, 1 Darracq, 4 Grégoire, 4 Sunbeam, 2 Singer, 1 Mathis, 3 Vauxhall, 3 Alcyon, 3 Sizaire et Naudin, 3 Vinot-Deguingand, 3 Calthorpe, 2 Th. Schneider, 3 Arrol-Johnston, 1 Kœcklin, 2 Cote.

Ces voitures disputeront la coupe de l'Auto.

**

Dans l'article sur le Salon de l'Aéronautique paru dans notre précédent numéro, une erreur typographique nous a fait imprimer : « Grâce à son effet gyroscopique etc... » C'était l'absence d'effets gyroscopiques qu'il fallait lire, nos lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes; cependant il est important de préciser que l'effet gyroscopique des moteurs rotatifs étant une des principales causes d'accidents en aviation, c'est pour cette raison que la maison Anzani n'a jamais voulu construire de moteurs de ce genre.

**

Les trois reproductions de meule-mue de jeune brocard parues dans un de nos derniers numéros étaient trois agrandissements de 1/4.



LE RETOUR AU NAVIRE APRÈS UNE CHASSE

CHOSSES ET AUTRES



Les prochains Concours Hippiques.

La Société Hippique Française vient de faire paraître sa brochure contenant les règlements, programmes, prix et primes pour 1912. En voici la nomenclature générale avec la date de ses concours :

2.214 prix et primes pour 452.702 fr., dont 17.000 fr. offerts par le Gouvernement de la République aux chevaux de selle nés en France.

Concours du Sud-Ouest, à Bordeaux, du 3 au 11 février : 287 prix et primes, 47.858 fr.

Concours de l'Ouest, à Nantes, du 24 février au 3 mars : 291 prix et primes, 51.373 fr.

Concours central de Paris, du 20 mars au 12 avril : 720 prix et primes, 185.004 fr.

Concours de l'Est, à Nancy, du 26 mai au 2 juin : 218 prix et primes, 31.037 fr.

Concours du Sud-Est, à Vichy, du 26 juin au 5 juillet : 405 prix et primes, 88.660 fr.

Concours du Nord, à Boulogne-sur-Mer, du 19 au 28 juillet : 293 prix et primes, 48.776 fr.



Repeuplement des chasses communales.

L'année dernière, le Conseil d'administration du Saint-Hubert-Club de France avait voté le principe d'une subvention aux communes désirant s'organiser en syndicat de chasse et repeupler leur territoire.

Comme suite à cette décision, le Conseil d'administration de cette puissante Société vient de voter, dans sa dernière réunion du 17 novembre 1911, une somme de 1.200 fr. à attribuer en douze parts, de 100 fr. chacune, aux communes qui en feraient la demande, soit sur la proposition des délégués, soit autrement, et qui justifieraient de l'inscription au S. H. C. F. de dix membres au moins de leur commune.

Cette subvention ne serait attribuée qu'aux chasses désirant s'organiser en chasse banale, syndicat ou autre. Les 100 fr. devraient être affectés, soit à la destruction des animaux nuisibles, soit au paiement d'un garde, soit au repeuplement du territoire.

A la fin de l'année cynégétique, un rapport serait envoyé par une personne désignée à cet effet pour donner les résultats de cette tentative de repeuplement.

On peut dès maintenant s'inscrire au S. H. C. F. pourvu que l'on soit dans les conditions requises pour obtenir la subvention.

Cette première tentative de repeuplement du S. H. C. F. n'a pour but que de réveiller la bonne volonté engourdie et susciter l'initiative des chasseurs déshérités.

Nul doute que si ces essais étaient couronnés de succès le S. H. C. F. ne persévérerait dans cette voie et n'obtient un jour, avec un groupement plus considérable d'adeptes, de plus puissants subsides pour la multiplication du gibier dans les régions appauvries.



La toilette du Bois.

Le bois de Boulogne avait besoin d'un peu de toilette. Grâce à l'actif M. Joussetin, conseiller municipal du quartier des Ternes, cette toilette n'est plus qu'une question de jours.

Voici quels sont les projets du Conseil municipal : Pavage des allées très fréquentées, mais pavage spécial, en béton, après essais effectués sur la route du bord de l'eau, près de Suresnes.

Elargissement de la route classique du champ d'entraînement entre la porte de Madrid et la plaine de Bagatelle.

Création d'une allée cavalière réunissant l'allée cavalière de Longchamp à la porte Dauphine.

Création d'une allée cavalière autour du champ de course de Longchamp.

Création d'une route réservée aux cyclistes et faisant le tour du Bois.

Etablissement d'un réseau téléphonique permettant une surveillance plus efficace.



Un Grand Prix belge.

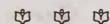
Le R. A. C. de Belgique organise un Grand Prix, sous la forme d'une coupe de régularité disputée par équipe de trois.

Ne seront classées que les équipes arrivées complètes.

L'épreuve durera deux jours sur un parcours d'environ 450 kilomètres par jour. Pendant la nuit, séparant ces deux jours, les voitures concurrentes seront mises en parc fermé.

Le classement aura lieu d'après une formule déterminant la régularité de marche.

La date de l'épreuve n'est pas encore fixée. Il est probable qu'elle sera courue sur les routes classiques qui avoisinent Rochefort.



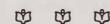
Grande Semaine d'hiver d'Auvergne, 25 janvier 3 février.

Après avoir successivement fait connaître le charme des Alpes, des Vosges, des Pyrénées en hiver, le Touring-Club organise cette année une « Grande Semaine » en Auvergne.

Cent cinquante touristes répartis en deux groupes iront admirer du sommet du Puy de Dôme, du Puy de Sancy, du Puy Mary, les merveilleux panoramas inconnus de tous, ou de presque tous, du Massif Central sous la neige.

Comme les années précédentes, le programme comprend plusieurs excursions en traîneaux, dont les deux principales : du Mont-Dore à Besse et de Murat. Salers, constituent les deux « clous » de cette manifestation de tourisme hivernal.

Le programme détaillé est envoyé, gratuitement, toute personne qui en fait la demande au Touring Club, 65, avenue de la Grande-Armée.



La Coupe Fémina.

A Etampes, Hélène Dutrieu, sur biplan H. Farman a couvert 254 kilomètres 130 mètres en 2 h. 58 m. la vitesse moyenne a été de 86 kilomètres à l'heure.

En même temps, Jane Herveu, sur monoplan Blériot se mettait en piste à Compiègne, et après avoir parcouru 248 kilomètres, s'arrêtait par suite d'une erreur de lecture du nombre de ses tours. Sa moyenne de 92 kilomètres n'avait jamais été atteinte par une aviatrice d'une façon suivie.

PETITES ANNONCES

Nos abonnés sont informés qu'ils ont droit gratuitement à quarante lignes de petites annonces par an. Les annonces ne seront insérées qu'une fois. Toute annonce répétée donnera lieu à la perception d'un droit de 1 franc par insertion, payable d'avance, indépendamment du prix des lignes (la première insertion seule étant gratuite).

La Direction fera toujours passer en premier lieu les annonces de cinq lignes ; quant à celles non payantes dépassant cinq lignes, elles ne seront insérées que lorsque la place consacrée à la rubrique sera suffisante. Les lignes supplémentaires seront insérées à raison de 75 cent. la ligne et devront être payées d'avance. Si le vendeur ou l'acheteur désire donner son adresse au bureau du journal, il devra envoyer avec son annonce la somme de UN FRANC pour frais de correspondance. Dernier délai pour les petites annonces à paraître dans le numéro de la semaine : Mardi, 10 heures.

Plusieurs Hacks et Hunters de 5 à 10 ans, pour tous poids, parfaits montés et attelés, gros sauteurs, prêts pour chasse et concours. Sains et nets. A partir de quinze cents francs. — F. de Rovira, Perpignan. 13

2 000 fr., ravissant anglo-arabe, 8 ans, toutes garanties, avec papiers, belles allures, sagesse absolue. modèle cheval armes ou de chasse pour poids léger. Appartient au comte L. d'Havincourt. Visible chez M. Courault, 19, rue d'Orléans, à Neuilly-sur-Seine. 15

Ensemble ou séparément 2 beaux et bons irlandais en plein service chasse, armes, attelage seuls, ou en paire. Prix très modéré. — Comte Joseph Rochaid, Deux-Rives, Dinard. 20

Jument 3/4 sang, baie, 1^m64, bonne action au galop, trotte en moins de 2", se



monte, douce aux chiens ; sage : s'attelle parfaitement, peur de rien. Très grand fonds. 975 francs avec garantie. A. B., bureau du journal. 955

Deux fils pur sang, 1^m65, formule cheval de guerre, 6 ans, sauteurs, galopeurs, poids lourds, 1.800 fr. au choix. — De Fougeroux, château de Villiers, Sambin (Loir-et-Cher). 22

Beau cheval noir, 7 ans, 1^m66, sain, net, fort, parfaitement attelé, vite, sage, peur de rien. Toutes garanties, photographie. — Lieutenant de Goulaine, Saumur. 23

Deux jolies juments de chasse, baias, 6 et 7 ans, 1^m60 et 1^m62, attelées, montées, beaucoup de fond, peur de rien, saines,

nettes, garanties. 1.600 fr. chaque. Passibles commission. — M. de Glois, Ourcamp (Oise). 24

Cause cessation concours : Sefton, 7 ans, très bel irlandais, modèle remarquable, très membré, peut porter très gros poids, 1^m67, très gros sauteur, gagnant plusieurs prix, peur de rien, très doux. S'attelle, se monte en dame. Pressé. — Jean Pecquet, à Conty (Somme). 25

Ravissant cheval prenant 4 ans, formule cheval de guerre, gros sauteur, toutes garanties. 1.600 francs. — Jean de Rasilly, château Noir-Auverse (Maine-et-Loire). 26

1.400 francs pur sang, 4 ans, sain et net, grande origine, 1^m58, acceptable de suite commission, conviendrait officier de chasseurs. Vendu avec papiers et toutes garanties. — Carron, Haras de Rambouillet. 27

Pour cause auto, jolie paire postières Norfolk bretonnes, 6 ans, 1^m60, baie et rouanne, en plein service chez M^{me} du Page, attelées seules et à deux, sagesse absolue. Vendues avec garanties 2.800 francs. — Pour traiter, s'adresser, à Jules Sacré, Xanton-

Chassenon, près Fontenay-le-Comte (Vendée).

A vendre pour cause excès de nombre plusieurs chevaux concours et chasseurs gros sauteurs. Renseignements détaillés sur demande. — Adresse : Bureau du journal.

Très joli couple loulous nains de Poméranie, d'une fourrure blanc neige admirablement vigoureux, bien sains, très amicaux et petits gardiens extra, 300 fr. — Hôtel d'Amade Binche (Belgique).

Double phaéton, 16 HP, Unic, capot cuir, pare-brise, tendelet, pneus état neuf 815x105. Mécanisme revu à l'usine. Carrosserie état neuf. Vitesse : 60 kilom. à l'heure en palier. Moyenne : 45 kilom. l'heure. Prix 3.900 fr. — S'adresser à M. J. Romain, Journal.

Le Gérant : P. JEANNIOT.

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris P. MONOD, directeur.

CAMPEADOR
PARFUM ULTRA-PERSISTANT
ED. PINAUD, PARIS